

# Le Papyrus de l'Apocalypse



Jonathan BONNET



JONATHAN BONNET

**LE PAPYRUS  
DE  
L'APOCALYPSE**





Le code de la propriété intellectuelle restreint la copie à un usage strictement privé, article L122-5. Tout contrevenant reproduisant, par quelque procédé que ce soit, une représentation ou reproduction, totale ou partielle, de l'œuvre ci-après, sans le consentement de l'auteur, s'expose à des sanctions définies dans les articles L335-2 et suivants.

ISBN : 978-2-9541441-1-5

Extraits PDF Gratuits

© Jonathan BONNET

JB Editions

16 Lot Les Sorbiers – 43220 DUNIERES

[www.jonathanbonnet.fr](http://www.jonathanbonnet.fr)



## **Table des matières :**

Chapitre I.

Chapitre II.

Chapitre III.

Chapitre IV.

Chapitre V.

Chapitre VI.

Chapitre VII.

Chapitre VIII.

Chapitre IX.

Chapitre X.

Chapitre XI.





## **Mise en garde :**

**L'histoire qui va suivre est une fiction romanesque, mettant en corrélation des événements récents afin de donner un côté réaliste au texte, elle n'est en aucun cas la représentation de la pensée de l'auteur.**



## I.

Le lycée Honoré de Balzac, situé dans la banlieue est de Paris, apparaissait en tête du classement annuel des lycées du secondaire français.

C'était une fierté pour son proviseur, Bernard Pranier, qui faisait l'objet d'articles élogieux dans les journaux parisiens.

Alors qu'il attendait devant l'entrée de l'établissement, regardant ses élèves s'engouffrer dans le hall d'accueil, il vit au loin une silhouette qui lui était familière.

Cet homme, d'environ quarante ans, assez corpulent, les cheveux noirs contrastant avec ses yeux verts, quittait sa voiture et s'apprêtait à prendre sa mallette sur le siège passager, quand un collègue vint le rejoindre.

— Bonjour Pierre ! Tu reçois la visite de l'inspecteur aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Tout à fait Patrick, l'inspecteur général vient me voir pour me noter.

Les deux hommes s'approchèrent de l'entrée du lycée, où le proviseur les observait.

— Il me semblait bien vous avoir reconnu Pierre !

— Vous voyez tout monsieur Pranier, impossible de vous duper !

— Impossible, comme vous dites.

— Désolé monsieur Pranier, mais je dois me rendre en salle des professeurs pour récupérer des photocopiés de cours.

— Évidemment. Vous êtes inspecté aujourd'hui, il me semble.

— C'est exact, à tout à l'heure.

Les deux hommes continuèrent leur chemin en direction de la salle réservée aux enseignants.

Une odeur de peinture fraîche, mélangée à un solvant, se faisait sentir à

l'intérieur.

Les deux hommes ne la remarquèrent pas, ils y étaient habitués. En effet, depuis plusieurs jours, les agents techniques, accompagnés de plâtriers-peintres, rénovaient les différentes salles du lycée.

Pierre Kleim salua ses collègues, professeurs d'allemand, et leur demanda si l'un d'eux allait être examiné par l'inspecteur général, un peu anxieux d'être noté pour la première fois par un si haut fonctionnaire de l'Éducation nationale.

Mais aucun autre professeur de l'établissement n'était concerné par cette évaluation.

Patrick, son collègue et ami, enseignant de mathématiques, lui témoigna tout son courage pour cette formalité.

Cela faisait quinze ans que Pierre était professeur d'allemand. Il avait tout d'abord enseigné au collège, puis après avoir réussi brillamment son concours interne d'agrégation, il avait demandé à être affecté au lycée Honoré de Balzac.

La sonnerie stridente annonçait le début des cours de la matinée.

Pierre quitta ses collègues et se rendit en salle 108, où l'attendaient ses premiers élèves du matin.

« *Guten tag !* » lança-t-il aux élèves qui attendaient devant la salle de cours.

Il semblait tendu et trembla un peu lorsqu'il dut insérer la clef dans la serrure.

Dès que les élèves furent installés, il les prévint que le cours ne durerait qu'une demi-heure, mais sans en mentionner les raisons.

Pierre avait acquis une certaine sensibilité envers eux. Il n'était pas l'enseignant redoutable, se contentant simplement d'expliquer les concepts de la langue de Goethe. Il était conscient que l'élève était là pour apprendre, et qu'inéluctablement, il ne pouvait pas répondre à toutes les exigences du professeur. Ainsi, il essayait de se mettre au niveau de chacun, même le plus

ignorant des cancrès de sa classe.

Sa montre sonna, indiquant l'arrivée de l'inspecteur général. Il demanda alors à ses élèves de ranger leurs affaires puis de sortir de la salle en silence pour ne pas déranger leurs camarades.

Il se rendit dans la salle des enseignants et guetta par la fenêtre l'arrivée de l'inspecteur.

À sa grande surprise, c'était une femme qui venait l'examiner. Elle était longue et filiforme, mais possédait un certain charme auquel Pierre ne devait pas succomber. Son parfum à l'odeur fruitée apportait une note de douceur à son impassibilité.

— Bonjour, je suis l'inspectrice. Je cherche monsieur Kleim, professeur d'allemand.

— C'est moi-même.

— Je suis envoyée par le ministère afin d'évaluer vos capacités de diffusion des connaissances à des élèves de terminale. En effet, si je puis me permettre, cela serait dommage d'être à l'origine de la baisse de la cote de popularité de ce lycée, qui, je l'avoue, est très innovateur.

— Bien évidemment madame. Nous allons nous rendre au laboratoire de langues et attendre la venue des élèves.

La sonnerie aiguë signifia la fin de la première heure de cours et le début de l'examen.

Il commença par présenter l'inspectrice à ses élèves, puis débuta le cours en français. Il demanda à l'un d'entre eux de lire le texte étudié, puis posa différentes questions, se compliquant graduellement.

Mais une grande partie des lycéens n'était pas très inspirée par cette vision pessimiste du monde actuel. Le professeur exploitait les quelques éléments alarmants du texte, afin de les amplifier et de créer une ambiance inquiétante. Il se dit qu'il ne devait pas trop divaguer, car les élèves mauvais en

langue décrochaient pendant ce genre de débat. Il revint vite à la réalité en demandant à l'un d'eux de traduire quatre lignes du texte étudié.

« Bien, le cours est terminé pour aujourd'hui. Lundi nous étudierons un extrait de film issu d'un court-métrage allemand. Merci de votre attention. Bonne journée ! »

Les élèves quittèrent la salle dans un brouhaha assourdissant, insouciants de ce que pourrait dire l'inspectrice.

— Je trouve époustouflante la manière par laquelle vous arrivez à intéresser votre auditoire. Vous savez vous adapter aux élèves en difficultés en les interrogeant sur des questions basiques, mais aussi aux plus doués en mettant en place une discussion argumentée et d'actualité.

Pierre, inquiet par l'impassibilité de son examinatrice, retrouvait peu à peu le sourire. Ses doutes s'évaporaient au fur et à mesure qu'elle énonçait les points forts de son analyse.

— Cependant, vous pouvez encore améliorer votre critique en citant des procédés de rhétorique figurant dans le texte, et Dieu sait s'ils sont nombreux.

— Bien sûr, mais je suis dans une classe scientifique, et leur passion ce ne sont pas les langues vivantes...

— Je vais faire mon rapport. Vous recevrez les résultats par courrier du ministère de l'Éducation nationale. Je vous souhaite une agréable journée.

Il la regarda partir puis retourna en salle des professeurs.

## II.

Un soleil de plomb régnait sur le Japon, obligeant les habitants à rester cloîtrés chez eux. Les informations locales prévoient des températures qui allaient encore augmenter dans les jours suivants.

Les rares badauds qui sortaient étaient enduits de crème solaire haute protection et portaient des chapeaux de toile pour éviter des maux de tête.

Soudain, les habitants de Miyagi ressentirent une première secousse, puis une deuxième encore plus violente. Des cris sortis de nulle part foisonnaient à travers les vitres des immeubles.

Il était neuf heures et huit minutes quand un fragment de la plaque eurasienne se fissa brutalement en passant sous la plaque du Pacifique.

Ishinomaki, la ville la plus proche de l'épicentre, fut la première touchée par le séisme, mais ce signe précurseur n'était que la partie immergée de l'iceberg...

Au même moment, à plus de neuf mille kilomètres de là, les sismographes français se mirent à osciller violemment.

Rachel Fret fut appelée d'urgence au RéNaSS<sup>1</sup> de Strasbourg afin de localiser l'épicentre du séisme.

Une troisième secousse frappa à nouveau les côtes nippones, suivie de près par l'arrivée d'une vague de plusieurs dizaines de mètres de hauteur, emportant tout sur son passage.

Rachel analysa les données reçues par les différents appareils de l'institut de Strasbourg et constata, à travers les données satellites, qu'un raz de marée était en train d'atteindre sur les côtes japonaises. Un tsunami d'une rare violence se propageait à des centaines de kilomètres à l'heure.

---

<sup>1</sup> Réseau National de Surveillance Sismique.

Les habitants de Miyagi voyaient la vague s'approcher. Paniqués, ils tentaient de se hisser sur les hauteurs de la ville afin de survivre à cette catastrophe.

Un couple japonais avait grimpé sur le toit de sa maison afin de survivre au tsunami, mais son habitation n'était pas assez haute. Il fut emporté par la vague sous les yeux de ses voisins s'étant réfugiés au sommet d'un immense building.

Les voitures étaient traînées, les arbres déracinés et les ponts arrachés par la vague déferlant sur la côte.

Le Premier ministre, Lee Ziang, alors en déplacement aux États-Unis d'Amérique, fut désemparé lorsqu'il apprit ce qui était en train de se passer dans son pays. Il suivait de près les informations données par les instituts de sismologie.

Au RéNaSS, les appels affluaient. La population française venait également de ressentir une secousse terrestre et elle n'y était pas habituée.

Rachel contacta le président français pour l'informer de la gravité de la situation.

— Monsieur le président, le Japon est actuellement touché par des secousses sismiques de magnitude 9 sur l'échelle de Richter. Un bloc de la plaque eurasienne s'est décroché, ayant pour conséquence immédiate un tsunami se propageant à plusieurs centaines de kilomètres à l'heure. La ville de Ishinomaki sera rayée de la carte. Actuellement, la population de cette ville reçoit le début de la vague, mais dans cinq minutes il ne restera plus rien mis à part un tas de ruines sur des kilomètres à la ronde.

— Oui, effectivement, l'heure est grave. Mais avant tout, il faut éviter un mouvement de panique. Des vies seront perdues, mais nous n'y pouvons rien. Nous devons par-dessus tout protéger ceux qui restent. Combien de morts estimez-vous ?



— Environ un million, avoua Rachel indignée.

Le Premier ministre japonais lança le plan urgence depuis les États-Unis. Il ordonna que les secours se tiennent prêts à intervenir dès que le raz de marée serait fini et demanda à ses homologues les plus proches de les aider humainement et matériellement.

Mais une chose inattendue se produisit. La centrale nucléaire de Kesenuma, se situant sur la trajectoire de la vague, vit son plus gros réacteur exploser et rejeter dans l'air de l'uranium hautement radioactif. Les autres furent fissurés, laissant échapper des produits toxiques dans l'océan Pacifique.

Les vents soufflaient en direction du continent asiatique, propageant les gaz délétères.

Au déjeuner, les journaux télévisés du monde entier révélèrent la catastrophe nippone. Mais pour éviter un mouvement d'agitation, ils tentèrent de rassurer la population en l'informant que les autorités sanitaires avaient la situation bien en main.

L'avion ministériel fut préparé quelques dizaines de minutes plus tard. En effet, Lee Ziang, tenant à démentir la dangerosité des déchets rejetés par la centrale de Kensenuma, décida de rentrer à Tokyo.

Les scientifiques étaient sur le pied de guerre pour trouver des solutions à cette contamination planétaire.

Un grand professeur affirma que le nuage radioactif allait monter dans l'atmosphère avant de retomber sur l'ensemble de la planète sous forme de pluie acide, et que les courants marins qui bordaient le Japon emmèneraient la nappe d'uranium dans l'ensemble du Pacifique, ayant pour conséquence immédiate une pollution des eaux.

D'autres démentaient ces affirmations. Ils comparaient cet événement à celui de la centrale de Tchernobyl, expliquant que cela était déjà arrivé par le passé et que les taux de toxicité de Kensenuma étaient nettement inférieurs.

Rachel travaillait sur du concret. Elle avoua qu'une telle secousse ne pouvait se produire, pour l'instant, en France. Cependant, elle exprima ses inquiétudes en expliquant que les bâtiments français n'étaient pas construits sur des structures parasismiques, et que, par conséquent, une secousse même beaucoup plus faible qu'au Japon pourrait avoir de graves conséquences.

L'avion de monsieur Ziang décolla de l'aéroport de Washington.

Durant le vol, le Premier ministre passa plusieurs appels téléphoniques afin de connaître la situation. On l'informa, qu'à l'heure actuelle, on dénombrait trois cent mille morts.

### III.

Les étudiants discutaient volublement à l'intérieur du grand amphithéâtre de l'université de Bordeaux. Tous les sujets, hors ceux concernant le scolaire, étaient passés en revue et soigneusement analysés.

Pendant ce temps, le professeur François de Larrivierre s'entretenait avec un doctorant sur les problématiques de sa thèse d'histoire.

— Vous devez d'abord vous immerger dans les mœurs du monde antique avant de commencer à trouver des solutions à vos problématiques. L'important est de comprendre comment ces populations vivaient. Certaines coutumes peuvent paraître rudimentaires, mais sachez qu'elles sont le fruit de l'évolution humaine.

— Je pensais étudier l'histoire égyptienne, avec en priorité les personnalités.

— Vous raisonnez comme un étudiant ! Vous devez oublier cette facette des cours et l'importance des grands événements. Ce qui intéresse l'oratoire, ce n'est pas la vie de Toutankhamon ou Akhenaton... mais les mouvements populaires : ce qui poussait le pharaon à construire des pyramides, quelle était la place de la religion dans la population... Ce genre de choses !

— Bien sûr, un peu comme les courants littéraires pour un homme de lettres !

— Exactement, vous avez compris.

Le professeur sortit de sa poche une grosse montre à gousset dorée à l'extérieur et bleutée à l'intérieur. Il regarda la position des aiguilles, fit une moue déconcertante, puis son regard se positionna sur le bras du doctorant.

— Ma montre s'est arrêtée, avez-vous l'heure s'il vous plaît ?

— Il est exactement dix heures dix.

— Je suis désolé, je dois me rendre au grand amphithéâtre, j'ai un cours à donner. Nous reparlerons de tout cela plus tard.

François traversa la salle de séminaire et entra dans son bureau. À droite de la porte se tenait un grand placard fermé à clef dans lequel il entreposait ses différents sujets d'examens, et devant lui, un tas de papperasse était posé sur une table, le tout surplombé par une petite fenêtre.

Dans l'amphithéâtre entièrement rénové, les élèves les plus studieux regardaient l'horloge, attendant impatiemment la venue du professeur.

François prit son dossier de cours, ferma la porte de son bureau, puis marcha d'un pas rapide, saluant quelques étudiants qu'il connaissait et pénétra par l'entrée du bas dans l'amphithéâtre.

— Mesdemoiselles, messieurs, votre attention s'il vous plaît...

Il expliqua les notions historiques de l'Égypte ancienne. En tant que spécialiste de l'époque ptolémaïque, aucune faiblesse sur la dynastie des Lagides ne se faisait sentir lors de son exposé. Il connaissait les moindres détails historiques de cette époque.

Cependant, une remarque d'un étudiant le déstabilisa :

— Comment se fait-il que le roi le plus connu de cette époque soit en réalité une reine, Cléopâtre VI, plus communément appelée Cléopâtre ?

François qui, d'ordinaire, était apte à répondre à toutes les questions, s'arrêta un instant, frotta le lobe de son oreille avec sa main gauche et sourit.

— C'est certainement dû à cette rencontre avec Jules César !

— Mais pourquoi elle parmi la trentaine de monarques ayant supervisé l'Égypte durant cette période ?

— Je répondrai par une question. Pourquoi connaissez-vous tous Louis XIV et non le roi Raoul qui a gouverné au X<sup>e</sup> siècle ?

François continua son exposé, troublé par cette question.

À la fin du cours, un étudiant vint à côté de lui et lui annonça qu'il allait être absent pendant un mois, car il partait en Égypte pour un voyage humanitaire. Il questionna le professeur sur les mœurs actuelles.

— Écoutez, je ne suis pas resté longtemps en Égypte au cours de ma vie, quelques mois tout au plus. Mes compétences sont surtout théoriques. Je connais sans défaut les coutumes et habitudes de l'Égypte ancienne, mais concernant l'époque actuelle, mon savoir se limite aux journaux télévisés.

— Mmmh ! Et où puis-je m'informer ?

— À la bibliothèque, bien sûr !

L'étudiant prit son sac de cours et quitta la salle en le remerciant.

François sortit à son tour de l'amphithéâtre, puis rentra chez lui ; un appartement modeste au centre de Bordeaux.

Il se servit un verre de vin, sortit de sa poche sa montre à gousset et remarqua qu'elle ne marchait toujours pas.

Comme tous les jours de la semaine, Amandine attendait devant l'entrée du collège sa petite sœur Déborah, puis elles prenaient le bus ensemble jusqu'à leur domicile.

Quand elles arrivèrent, elles trouvèrent la porte close. Amandine sortit de sa poche un trousseau de clefs et ouvrit.

Sur la table se trouvait un mot : « *Les filles, je suis parti chez l'horloger, ma montre ne marche plus ! Je reviens vite. Bisous. »*



## IV.

Le Premier ministre japonais demanda un récapitulatif des événements qui s'étaient produits quelques heures auparavant dans la province de Miyagi.

— Monsieur Ziang, nous vivons des heures tragiques. Des milliers de nos compatriotes sont sur le point de mourir et nous ne pouvons rien faire. En effet, les réacteurs de la centrale de Kesenuma sont sur le point d'exploser en projetant des déchets radioactifs à des dizaines de kilomètres à la ronde.

— Mais nous devons empêcher cette centrale d'exploser ! Mettez tous les moyens dessus !

— Ce serait irraisonnable ! Nous perdrons beaucoup plus de nos compatriotes en envoyant des secouristes au suicide. En effet, selon nos dernières informations, la vague a dévasté toutes les habitations des alentours, décimant peu à peu une bonne partie de la population. Les moyens que nous devrions déployer pour secourir les quelques survivants seraient une perte de temps.

— Vous ne mesurez pas l'impact de vos propos ! Ce n'est pas seulement un millier d'hommes et de femmes que nous pourrions secourir, mais sept milliards ! Le premier réacteur a explosé, soit, mais il faut à tout prix consolider les autres afin d'éviter une catastrophe humaine.

— Tous les moyens d'accès à Miyagi, et plus précisément à la centrale de Kesenuma, sont anéantis. Toutefois, nous pouvons constituer une base flottante à proximité de cette dernière et envoyer des spécialistes sur les lieux. Cependant, la réussite n'est pas assurée...

— Tentons tout de même !

Le ministre attaché à la sécurité du territoire nippon quitta le Kantei<sup>2</sup> et

---

<sup>2</sup> Résidence officielle du Premier ministre japonais.

partit en direction de son bureau afin de donner les directives ministérielles.

\*\*\*

Pierre Kleim rentra chez lui et fila sur son ordinateur.

Il commença par préparer ses cours de seconde. Il choisit un texte d'un auteur allemand de littérature de jeunesse. Il aimait les textes avec une portée philosophique, car ils permettaient de se remettre en question.

Ensuite, il alluma la télévision et opta pour une chaîne d'information allemande.

*« À l'heure où l'Allemagne est à son apogée dans l'Union européenne et dans le monde, le chancelier Karl Baumgartner a déclaré dans un communiqué officiel qu'il ne viendrait pas en aide à la population japonaise à la suite des événements récents dont ils sont victimes. Néanmoins, durant le Conseil européen, le ministre des Affaires européennes allemand a voté pour une aide de l'Europe face à cette catastrophe naturelle. Le Premier ministre français serait prêt à débloquer un milliard d'euros pour subvenir aux besoins les plus pressants. »*

« Incroyable, nous allons directement à la fin du monde... Les pays européens ne sont plus d'accord entre eux et l'on en fait entrer de nouveaux... » marmonna Pierre.

Le présentateur de la télévision continuait à expliquer les nouveautés allemandes.

\*\*\*

À son retour, François trouva ses filles devant la télévision regardant les maisons écroulées sur des dizaines de kilomètres.



Il s'avança vers la plus jeune, l'embrassa sur le front et fit de même avec l'aînée. Puis, il se tourna vers l'écran plat et commenta :

— Quel drame ! Il s'est passé une catastrophe similaire en 1986 à Tchernobyl. Mais pour éviter des affolements, les médias ont été censurés afin de dire seulement ce que le gouvernement voulait que le téléspectateur, ou lecteur, sache.

— Mais là, c'est différent, ils nous montrent les images à la télévision, n'est-ce pas papa ?

— Ils ne montrent que ce qu'ils ont envie de montrer. Parmi les images que tu vois, seules les plus pertinentes sont sélectionnées. En effet, les cadreur filment plusieurs heures et nous, nous voyons à peine une minute de reportage. Qui plus est, les journalistes savent bien manier les subtilités de notre langue. Ainsi, ils ajoutent des ambiguïtés dans leurs propos, et chacun les interprète à sa manière.

Sinon, vous avez fait vos devoirs les filles ?

— Oui ! répondirent-elles en chœur.

— Je vais faire le dîner, puis nous passerons à table.

\*\*\*

Après avoir dîné, François prépara ses cours avec un poste radio qui fonctionnait en sourdine à ses côtés, pendant que ses filles étaient dans leurs chambres à lire, pour la plus jeune une bande dessinée et pour la grande un roman policier pour ados.

Soudain, il augmenta le son du poste.

Le président de l'Union européenne, un homme d'origine allemande, demandait à tous les pays de l'Union une participation au développement des

secours. Suite à cette requête, l'Union européenne débloqua des fonds, plusieurs milliards d'euros, afin d'aider financièrement le pays du soleil levant.

L'Allemagne, quant à elle, forcée par le président de l'Union européenne, donna une centaine de millions d'euros.

Dans les actualités du soir, une nouvelle vint bouleverser la vie des habitants du Japon :

*« Aujourd'hui, en fin d'après-midi, une nouvelle secousse d'une magnitude de 7,3 sur l'échelle de Richter s'est produite, créant une fissure importante dans le deuxième réacteur de la centrale de Kesenumma. Le premier ministre japonais, qui avait demandé un déploiement rapide des secours sur les lieux du drame afin d'éviter une contamination planétaire, ne s'est toujours pas prononcé sur les pronostics vitaux de ses concitoyens. »*

\*\*\*

Des centaines de tonnes de déchets radioactifs se déversaient dans l'air, émanant des fissures faites lors du tsunami.

Le Premier ministre convoqua le directeur de la centrale afin de déterminer les risques sur les populations à proximité et sur celles qui étaient plus éloignées.

Le dirigeant nippon demanda une aide internationale pour éviter une catastrophe mondiale.

— Monsieur le Premier ministre, la centrale de Kesenumma comporte quatre réacteurs. Le plus gros a déjà explosé, et les autres sont gravement détériorés. Les réacteurs restants peuvent se détruire à tout moment. Plus on met de temps à intervenir et plus les conséquences seront dramatiques. Il faudrait des hommes pour aller combler leurs brèches, et en attendant les refroidir avec de l'eau.

— J'ai personnellement demandé au ministre chargé de la Sécurité territoriale de mettre en place un dispositif. J'espère que les secours interviendront au plus vite sur le terrain. Pensez-vous que les citoyens, ou du moins les survivants, résidant à proximité de la centrale soient gravement irradiés ?

— Assurément, ils ne vivront pas plus de quelques mois pour les plus résistants.

— Mmmmh... Peu importe, nous devons les sauver ! dit-il avec sincérité.

Le Premier ministre accompagna le directeur de la centrale, puis se prépara à avoir une nuit agitée.



## V.

Au Mexique, Florence Ademonis suivait attentivement les événements qui venaient de se produire au Japon.

D'origine française, elle voyageait beaucoup afin de diffuser son savoir. Elle avait été formée par les plus grands philosophes et mathématiciens de ce monde.

La fatigue se percevait sur son visage. Toujours sur le terrain, elle n'accordait pas de place à l'amour, sauf pour son métier qu'elle exerçait avec grand art. Ses cheveux courts grisonnants lui donnaient un air de jeune grand-mère et ses mains ressemblaient à ceux d'un homme.

Titulaire d'une double formation débutée dans les années soixante-dix, elle était très connue pour ces communiqués de presse sur les rapports entre les nombres et le réel.

Selon elle, ce n'était pas un hasard si la nature se vengeait sur l'humanité.

Plusieurs signes précurseurs étaient apparus avant ces grands phénomènes et de nombreux ancêtres avaient su les prévoir.

Durant une interview, une journaliste lui avait demandé sur quoi elle se basait pour affirmer s'attendre à de tels événements.

— Peu de gens accordent de l'importance aux textes anciens, pensant que leurs auteurs étaient probablement plus idiots que nous. Par exemple, la lettre d'Aristée stipule que soixante-douze savants juifs se seraient isolés et auraient créé un texte commun constituant l'Ancien Testament grec. Mais un nombre infime de personnes savent que ces parties ont été effacées du véritable Ancien Testament. De plus, huit des dix plaies d'Égypte devraient se reproduire sur toute la planète, environ trois mille ans après l'écriture de l'Exode. Or, nous sommes exactement trois mille années après l'épopée des Hébreux. Enfin, vous

pourrez constater que la première plaie est « Le Nil fut nauséabond, et les Égyptiens ne purent boire les eaux depuis le fleuve » et que les fuites de la centrale de Kesennuma rendent l'eau de l'océan Pacifique inconsommable !

— Donc, si je suis vos propos, nous devrions nous attendre à voir des sauterelles !

— Je n'ai jamais dit cela, mais il est fort probable que des insectes viennent envahir notre paisible environnement... Un autre détail confortant cette hypothèse. Vous remarquerez de plus en plus de personnes sont atteintes de cancer. Or, la sixième plaie d'Égypte est la suivante : « [...] gens et bêtes furent couverts d'ulcères bourgeonnants. » Et ce n'est que le début ! Je pense que nous serons rapidement submergés par des événements encore plus dramatiques que ceux que nous sommes en train de vivre ?

— Vous qui êtes une probabiliste, tous ces phénomènes ont-ils réellement la possibilité de voir le jour ?

— Bien sûr que oui, et nous n'en sommes qu'au début !

## VI.

Photographes, dessinateurs, restaurateurs, archéologues et égyptologues étaient réunis à quelques kilomètres du Caire, plus exactement à Saqqara.

Ils se retrouvaient, comme chaque année, en automne, afin de continuer les recherches sur le mastaba d'Akhéthétep.

Pour les nouveaux arrivants, le chef des fouilles exposa les grandes lignes historiques des lieux :

« Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Georges Bénédite choisit de protéger le mastaba d'Akhéthétep des pilleurs de tombes et des marchands ambulants. La chapelle de l'édifice est alors extraite, puis envoyée en direction de Paris. Cependant, actuellement, aucune trace écrite de ce long voyage n'a été trouvée et l'emplacement du mastaba était inconnu des cartes. Ce n'est qu'en 1991 que des recherches débutèrent afin de retrouver l'emplacement authentique de ce mastaba. »

Carole Daynaut, égyptologue, qui venait pour la troisième année consécutive à cette chasse au trésor, était toujours autant fascinée par les découvertes qu'ils faisaient.

Elle rêvait de faire une merveilleuse trouvaille, telle qu'une statuette de ce dignitaire de l'ancien régime égyptien.

Issue d'une famille accordant un sens prépondérant à la religion, elle était devenue cartésienne, ne donnant plus aucune place à celui qu'elle appelait auparavant Dieu, lorsque son père mourut assassiné durant la nuit, découvert au matin par sa mère, infirmière de nuit. Après les funérailles, cette dernière s'était donné la mort, laissant sa fille seule.

Elle fut élevée durant le reste de son adolescence par sa grand-mère.

Depuis toute petite, elle voulait visiter le monde. Au départ, elle souhaitait

travailler dans l'humanitaire puis, au fil de ses études, elle s'était orientée vers l'histoire des populations, leurs mœurs, leurs coutumes... Après des études brillantes en histoire des civilisations, elle se spécialisa dans les traditions méditerranéennes. Elle travaillait d'arrache-pied sur les différents lieux de fouilles, du lever du soleil jusqu'à son coucher.

Carole avait choisi ce métier pour rencontrer des peuples donnant une raison à la vie différente de celle que nous lui accordons.

Elle trouvait dans les populations méditerranéennes un amour qui lui suffisait à avancer dans sa propre vie. Pourtant, elle n'avait connu que très peu d'histoires sentimentales durant ses trente premières années. Elle se posait des questions sur le mari idéal. Elle rêvait d'un homme qui accepterait son métier, ses désirs, sa vie en général. Un homme qui serait prêt à tout abandonner pour la suivre sur les lieux de fouilles, qui, comme elle, se passionnerait pour l'histoire et qui pourrait la rendre heureuse autant qu'elle le rendrait heureux.

Ici aussi, les autochtones avaient ressenti les secousses du tremblement de terre au Japon.

Sur les ruines du vestige de pierres, une fissure s'était créée, ayant pour conséquence immédiate la perte d'une partie des informations contenues sur les murs de ce dernier.

La partie endommagée n'avait pas encore été entièrement déchiffrée, mais suite à cette altération, des hiéroglyphes ainsi que des informations peut-être capitales risquaient d'être perdus.

Le soir, après leur journée de travail, les professionnels des fouilles rentraient dans un hôtel du Caire. Ils dînaient tous ensemble et les discussions s'éloignaient quelque peu de leur activité journalière.

Un jeune homme d'environ trente-cinq ans, prénommé William, travaillait



également sur le site de Saqqara. Ses cheveux étaient noirs comme le charbon. Il était mal rasé et avait le teint pâle.

C'était la première fois qu'il venait sur des fouilles en Égypte, et Carole, son référent, était chargée de l'aider à apprendre le métier.

Un soir, ils décidèrent de souper tous les deux en tête-à-tête dans un grand restaurant du Caire.

Le repas, constitué exclusivement d'aliments locaux et presque tous assaisonnés avec du piment rouge, se déroulait dans une grande salle de réception où une vingtaine de tables étaient disposées en éventail, séparées les unes des autres par des paravents.

Très vite, la conversation dévia sur leur vie privée.

— En venant ici, je ne pensais pas trouver une aussi belle femme pour m'inculquer les gestes à avoir dans un site tel que celui de Saqqara.

— Ah oui ! Pensiez-vous que les femmes étaient seulement utiles derrière les fourneaux des chercheurs ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, mais admettez que c'est assez macabre de travailler autour des populations mortes, avec des os datant de plusieurs centaines voire de milliers d'années.

— Certes, mais ce côté funeste n'est qu'une infime partie de notre travail. Prenez par exemple les hiéroglyphes. Ils n'ont aucun rapport avec la mort, bien au contraire, ils évoquent la vie des civilisations, leur histoire, leur mode de vie...

À la fin du repas, Carole et William rentrèrent à l'hôtel où les attendaient les autres égyptologues.

Le lendemain, les fouilles reprirent comme tous les jours.

Carole et son apprenti archéologue avaient trouvé un dédale de pierres, qui partait un peu plus loin, en direction d'une statue d'Akhététep debout en costume sacerdotal. Ils cherchèrent à proximité de cette dernière des vestiges

datant du souverain de l'époque.

— Il n'y a rien ici, rien du tout, retournons au camp !

— Attendez un peu, la patience est maître dans notre travail, répondit Carole.

Le jeune homme, admiratif de cette imposante sculpture, s'approcha et passa dessous le ruban protégeant l'accès.

— Ne touchez pas à ce vestige, il est très fragile ! s'exclama-t-elle.

Il continua, s'avançant vers le socle. Un détail l'interloqua. Une fissure était apparue sur le piédestal. Il en informa sa supérieure.

— Ne touchez à rien, vous pourriez détruire la statue par maladresse. Je pense que cela est dû au séisme nippon. J'arrive.

Carole examina attentivement l'édifice. Avec son pinceau, elle frotta la fissure afin de déterminer les causes de cette dernière.

— Ne trouvez-vous pas étrange qu'une sculpture de cette taille se soit fissurée ?

— Si, je l'avoue. Généralement, le socle est constitué d'un seul et unique bloc de pierre, mais... ici... on dirait que le bloc est partiellement creux...

— Voulez-vous que j'aie avertir les autres ? demanda l'apprenti archéologue.

— Allez chercher le photographe, mais restez discret.

## VII.

Au lycée Honoré de Balzac, les professeurs de sciences tentaient de rassurer leurs élèves sur les événements récents.

— Vous avez appris que la terre est constituée de différentes superpositions de couches. Ainsi, on trouve le noyau, le manteau et la croûte terrestre. Ce que l'on appelle vulgairement les plaques tectoniques sont en fait constituées de la croûte terrestre et d'une partie du manteau. Le tout s'appelle la lithosphère. Or, ces plaques ne sont pas immobiles. Elles se déplacent, mais dans un sens bien particulier. Pour comprendre, prenez l'image du tapis roulant. D'un côté, la plaque monte vers la surface, et de l'autre, elle s'enfonce dans le manteau. Il suffit que le fond océanique augmente ou diminue brutalement pour créer un mouvement d'eau qui se propage à la surface de l'eau à une vitesse astronomique.

Les élèves écoutaient attentivement les paroles de leur professeur de SVT, qui avait elle-même reçu des informations venant de la direction pour sensibiliser les jeunes.

— Madame, peut-il y avoir des tremblements de terre en France ?

Le professeur se tourna vers le planisphère des fonds océaniques, le pointa du doigt et expliqua :

— Regardez la carte des fonds océaniques. Le Japon est situé à proximité de nombreuses zones de subduction très importantes. Je vous rappelle qu'il s'agit du lieu où la plaque océanique glisse dans le manteau terrestre. Or, nous sommes loin d'une telle zone de subduction. Il peut donc y avoir des tremblements de terre, mais minimes comparés à ceux du Japon.

L'enseignante regardait les élèves, mais elle sentait une impression de vide. Son message de sécurité ne les avait pas rassurés.

\*\*\*

Dans la matinée, Bernard Pranier, le chef d'établissement, convoqua Pierre Kleim dans son bureau.

D'un naturel stressé, ce dernier songeait à la raison d'un tel rendez-vous. Ses élèves se seraient-ils plaints de ses cours ? Les résultats n'étaient-ils pas à la hauteur de la réputation du lycée ?

— Monsieur Kleim, j'irai droit au but, je viens de recevoir un mail de l'Inspection générale de Paris.

L'inspectrice lui avait affirmé qu'il recevrait lui-même les résultats de l'examen. Pierre sentit ses jambes trembler. C'était forcément une mauvaise nouvelle... L'inspectrice n'avait certainement pas osé lui donner le compte rendu.

— Elle contient un mot de l'inspectrice qui vous a évalué, et je dois vous dire que vous l'avez conquise ! Effectivement, elle est très admirative de l'intérêt que vous portez à votre matière et à la manière d'enseigner.

Pierre regardait son supérieur plein d'attention, plus détendu après cette annonce.

— Cependant, ce n'est pas tout, il y avait une note d'information dans le courriel reçu.

Le visage du professeur se referma. Une inquiétude envahissante fit son apparition.

— Oui, un mot du ministre de l'Éducation nationale... déclara le proviseur. Le chef d'établissement gardait un air sévère et imperturbable, exprimant sa supériorité sur le modeste professeur agrégé.

— Oui, il m'informe qu'il a envoyé un communiqué au Premier ministre.

— Alors c'est du sérieux ! bredouilla monsieur Kleim toujours autant tendu.

— Exactement. Mais savez-vous au moins de quoi je vous parle ?

— Je compte sur vous pour me le dire !

— Monsieur le ministre de l'Éducation nationale a demandé, sur proposition de l'Inspection générale, votre nomination au grade de chevalier de l'ordre des Palmes académiques... Tout ceci pour vous remercier de votre dévouement envers vos élèves et vos avancées dans l'éducation.

Pierre sentit ses jambes se ramollir comme du coton. Il était à la fois fier et surpris d'une telle décoration.

Le proviseur lui expliqua qu'il fallait attendre le 1<sup>er</sup> janvier de l'année suivante afin de recevoir le décret officiel de nomination.

Dès son retour à domicile, ses deux enfants lui sautèrent au cou, heureux de le retrouver.

Après que chacun eut raconté sa journée aux autres, la porte d'entrée s'ouvrit. Pierre étira son cou afin de regarder sa femme entrer dans l'appartement.

Son épouse, une jeune femme brune d'environ trente-cinq ans, avait toujours le sourire aux lèvres et était toujours habillée de manière chic, sans doute une habitude pour recevoir ses clients. En effet, elle était vendeuse dans une boutique vestimentaire pour femmes.

— Bien, maintenant que nous sommes tous présents, je dois vous dire ce qui m'est arrivé ce matin au lycée.

Il hésita un moment, puis continua :

— Je vais être décoré pour la qualité de mon travail !

Il expliqua avec beaucoup de détails comment le proviseur l'avait fait languir face à cette annonce, mais il s'empressa d'ajouter que rien n'était encore

sûr. Il fallait attendre la décision officielle du Premier ministre français, qu'il recevrait par voie postale.

En plus d'être professeur d'allemand, Pierre était journaliste à temps partiel dans un hebdomadaire local.

Il avait un style d'écriture fluide, et facilement abordable pour tout lecteur inexpérimenté dans les différents domaines qu'il abordait. Il aimait discuter avec des scientifiques, des philosophes, des auteurs et majoritairement des personnes inconnues du grand public.

De nature pessimiste, il venait de publier récemment un article qui avait suscité bien des polémiques dans la population parisienne.

### « *L'aboutissement de l'humanité...*

*La société humaine est en constante évolution. La mécanisation des processus se développe considérablement au détriment des besoins vitaux qui s'anéantissent. Nous sommes à l'évidence dans une société de consommation, où les contacts humains sont négligés et se restreignent progressivement.*

*N'oublions pas que l'homme ne peut vivre en seule autarcie. Il est fondamental qu'il ait des contacts avec ses pairs. Mais la situation se dégrade.*

*Des conflits se créent dans toutes les régions du monde, ayant pour conséquence des trafics d'armes, des morts par milliers... À ces derniers s'est ajoutée une multitude de catastrophes naturelles.*

*L'espèce humaine serait-elle sur le point de disparaître ?*

*Lors des lectures des journaux tenus par les sages anciens, ces derniers affirmaient que la fin du monde serait précédée d'une vengeance de la planète sur ses destructeurs.*

*En serions-nous à ce stade ?*

*Les scientifiques, eux aussi, dénotent une fin de l'ère humaine. La faune et la flore de la planète sont en destruction. En mille ans, plus de 70 % des espèces ont disparu et environ 20 % de celles restantes sont en voie de disparition. Ainsi, la chaîne alimentaire se trouve brusquement transformée, ayant pour conséquence immédiate la mort des individus la constituant. Or, certaines espèces sont indispensables pour la survie de l'Homme... On peut citer, par exemple, l'abeille. Sa disparition aurait des répercussions dramatiques !... »*





## VIII.

William fila en vitesse sur les lieux de fouilles où les autres archéologues travaillaient. Il parcourut les visages un à un, puis s'arrêta devant celui de Filiph, un français né de parents suédois, âgé d'une quarantaine d'années. Ce dernier quittait chaque année sa famille pendant trois mois pour travailler sur le site d'Akhéthétep. Son regard était envoûtant, sa chevelure blonde parfaitement équilibrée et son visage aux traits réguliers lui aurait permis de devenir mannequin, mais il avait préféré rester derrière l'appareil. Il était photographe.

— Filiph, vous pourriez venir voir ? Carole a besoin de vous.

— Un instant, je termine ici et je me rends...

Il hésita un instant et ajouta :

— Mais où est Carole ? Elle ne devait pas travailler avec nous sur l'antichambre du mastaba ?

— Si, mais elle se trouvait un peu, comment dire, oppressée dans ce dernier.

— Vous plaisantez ! Carole n'est pas claustrophobe ! Je travaille avec elle depuis plusieurs années, je l'aurai bien remarqué.

— Eh bien, elle était persuadée de trouver des vestiges à proximité du chemin menant à la pyramide.

— Et c'est le cas ?

— Filiph, je ne vous demande pas de venir pour photographier un lézard ou une vipère des sables !

— Entendu, j'arrive !

Le jeune nouveau regardait son collègue photographe l'ensemble des objets trouvés sur les lieux afin de les recréer en trois dimensions et,

éventuellement, de les restaurer virtuellement avec un outil informatique.

Le photographe suivit l'apprenti archéologue sur le dédale de pierres menant à la statue d'Akhéthétep.

Carole observait attentivement cette fissure, et bien qu'on fût en plein jour, elle utilisa sa lampe torche afin de détecter toute particularité sur ce socle.

— Mais que faites-vous Carole ? Nous n'avons pas l'autorisation de fouilles sur cette sculpture ! Si on nous voit ici, nous allons avoir des problèmes !

Carole ne broncha pas. Elle fit signe au photographe de s'approcher.

— Regarde Filiph, une cassure ! Mais pas n'importe laquelle ! Je ne suis pas un expert en fissure, mais je pense que si le socle était constitué d'un seul bloc, elle serait visible sur la totalité. Or là, elle n'est présente que sur la face avant. Cela pourrait donc vouloir dire que le piédestal est partiellement creux...

— Effectivement, mais tu sais pertinemment qu'il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, affirma Filiph avec ennui.

— Oui, il faudrait détruire la statue !

— Mais vous n'y pensez pas Carole ! C'est un monument unique ! Ce serait perdre les secrets du peuple égyptien !

— Ou peut-être en apprendre, lui répondit-elle.

Le photographe s'avança vers la fissure et prit une bonne vingtaine de clichés pour l'avoir sur tous les angles.

Ensuite, Carole souffla autour de cette dernière, attrapa son pinceau et enleva les fragments de pierre qui s'étaient détachés. Elle les mit de côté, puis reprit sa lampe torche et observa l'intérieur du socle.

— Il me semble qu'il y a quelque chose à l'intérieur, mais je ne saurais dire de quoi il s'agit ! s'exclama-t-elle.

Le photographe et l'apprenti s'approchèrent de Carole et l'observaient,

l'un pour apprendre le métier, l'autre pour immortaliser ce moment.

Filiph se rendit sur le camp de base et revint avec un gros projecteur pour éclairer la fissure.

Il demanda aux deux autres de s'éloigner un peu, puis prit des clichés.

Lorsqu'il eut fini, il les visionna sur l'écran de contrôle de l'appareil photo, et un détail l'interpella :

— Regardez, on voit un débris blanc à l'intérieur du piédestal !

— Faites voir ! s'écria Carole tout en tirant sur la lanière de l'appareil photo.

Le jeune archéologue passa derrière et regarda par-dessus leurs épaules le cliché.

Carole et Filiph discutaient sur ce que pourrait être cet objet blanchâtre, que l'on parvenait à peine à distinguer sur les tirages. Cette dernière était persuadée qu'un objet se trouvait à l'intérieur du socle. C'était la première fois qu'elle était confrontée à un tel problème.



## IX.

Les produits radioactifs se répandaient toujours dans l'océan Pacifique, malgré les moyens mis en place par le ministre chargé de la Sécurité intérieure.

Les fonds de l'Union européenne furent versés durant la nuit, afin de mobiliser les premiers secours.

Des avions américains étaient arrivés sur les lieux du drame de la centrale de Kesenuma, aspergeant d'eau les restes des trois autres réacteurs afin d'éviter une nouvelle explosion.

Des hommes vêtus de combinaisons spéciales, censées protéger des radiations émanant de la centrale, parcouraient les décombres pour évaluer les dégâts.

D'autres, à quelques kilomètres de là, cherchaient des survivants dans les tas de ruines.

D'autres encore regardaient d'un air soucieux les listes de noms qui étaient épinglées sur plusieurs panneaux d'affichage, cherchant désespérément le nom d'une personne qui leur était chère.

À midi précise, le Premier ministre nippon fit un discours pour rassurer les populations :

*« Chers compatriotes,*

*En ces temps difficiles, je voulais vous exprimer tout mon soutien. J'ai discuté avec le ministre chargé de la Sécurité intérieure et le chef de la centrale de Kesenuma.*

*Je tiens à vous faire part de mon espoir, de ma vision positive de l'avenir.*

*Notre pays vit actuellement des heures ténébreuses, mais j'ai confiance en mon pays, en vous. Nous ne devons pas baisser les bras. Ce serait cela le*

*véritable échec.*

*Au moment où je vous parle, des hommes, des amis pour certains, des membres de votre famille pour d'autres, sont encore sous les gravats. Nous devons intervenir. C'est pourquoi, ce matin, j'ai décidé d'envoyer de nouvelles équipes de secouristes afin de prendre la relève de ceux qui sont restés toute la nuit sur le terrain.*

*Quant à la centrale, la situation n'est pas encore totalement maîtrisée.*

*Mais selon les scientifiques, avec les fonds européens, nous pourrions acheter des outils afin de refroidir plus rapidement le cœur des trois réacteurs fissurés.*

*Ainsi, la réaction en chaîne s'arrêterait et nous pourrions venir consolider les armatures des réacteurs.*

*Je dois être franc avec vous. Après l'explosion du plus gros des réacteurs, des vapeurs toxiques se sont répandues sur le pays. Mais je tiens également à vous rassurer, elles sont minimes, bien inférieures à celles qu'avait connues l'Ukraine en 1986. Pour ce qui est de l'eau, les courants marins ont emmené les produits dangereux au large.*

*Je suis de tout cœur avec vous. »*

Dans les cafés de Tokyo, l'ambiance était tumultueuse après le discours de monsieur Ziang.

Certains démantelaient un à un les réconforts du Premier ministre, alors que d'autres avaient la crédulité de croire ce qu'il venait de dire.

\*\*\*

Au même moment, en Afrique noire, la population innocente et, pour la plupart, ignorante de ce qui venait de se passer, continuait sa routine

quotidienne.

Les habitants de Ougabadou, village de la République démocratique du Congo, vivaient le matin. Ils jardinaient afin de subvenir à leurs besoins et passaient le reste de la journée à dormir, car la chaleur était étouffante.

La plupart d'entre eux se reposaient dans leur case lorsqu'ils entendirent des cris.

— Venez voir, la saison des pluies revient !

Tous les habitants des environs sortirent, car ils attendaient impatiemment les précipitations.

— Il est trop tôt pour une nouvelle saison des pluies. La dernière s'est arrêtée il y a seulement quelques mois, dit le sage du village.

Le ciel prenait une allure de charbon. Les Congolais, inhabitués à ce genre de phénomène, se mirent à genoux et commencèrent à prier.

— Un grand mal arrive sur nous, reprit le sage.

Les premières gouttes de pluie tombèrent sur les habitants.

— C'est une pluie de feu ! s'exclama un homme.

— L'eau me brûle ! hurla un autre.

— Rentrez tous dans vos cases, termina le sage.

Les habitants regardaient cette pluie comme un châtiment venant de Dieu afin de les punir d'une mauvaise action.

Machinalement, ils continuèrent leurs prières à l'intérieur.

Les récoltes étaient saccagées par la pluie acide.

Puis, le bruit tapageur de la pluie s'arrêta.

Quelques-uns, affolés, ouvrirent la porte pour savoir ce que signifiait ce silence de mort.

Soudain, un vacarme assourdissant débuta...

Des blocs de glaces tombaient du ciel.

Ceux qui ne connaissaient pas la grêle furent surpris par la chute, non pas de petits grêlons, mais de fragments de glace de la taille d'une balle de tennis tombant sur le sol.

— Le ciel s'effondre ! s'écria un habitant.

Un autre sortit pour se rendre dans la case du sage du village afin de savoir que faire face à ce désastre. Il reçut un bloc de glace en pleine tête qui l'assomma. Allongé à terre, les autres habitants assistaient, impuissants, à cette mort certaine.

Le sage du village pensait que les Dieux n'étaient plus en accord avec les directives prises par les hommes et tentaient de se venger comme pour la tour de Babel.

Ce déluge dura une bonne dizaine de minutes, puis le ciel reprit peu à peu sa couleur naturelle.



## X.

Carole demanda à l'apprenti de se rendre sur le camp de base et d'appeler le chef des fouilles pour l'informer de cette découverte.

— Bien évidemment, vous restez sur les lieux intéressants, alors que moi, je dois faire maints allers-retours pour accompagner les autres jusqu'ici.

— Voyons, Willy, ne le prenez pas ainsi, vous vous méprenez !

— Ne m'appellez pas comme ça ! J'ai horreur de ce diminutif !

Filiph déplaçait le projecteur à divers endroits afin de déterminer quelle position serait la plus adaptée pour ses clichés.

— Monsieur McFear, pourriez-vous venir voir la statue d'Akhététep à proximité du dédale de pierres menant à la pyramide ? demanda Willy en arrivant près du chef.

Alan McFear était l'aîné d'une famille américaine. Après des études poussées à l'université d'Harvard, il intégra directement un poste dans les recherches archéologiques égyptiennes. Victime d'une calvitie, il ne lui restait que très peu de cheveux, ce qui laissait apparaître son crâne bosselé. Il était rigide et impartial avec ses collègues de travail. Rigoureux, il pensait que tout avait une explication.

— Mais voyons William, la statue d'Akhéthétep n'est pas sur notre domaine de recherche ! dit-il avec son accent américain.

— Certes, mais nous y avons trouvé une particularité...

— Mais comment ? Vous devez vous tromper !

Alan réfléchit un instant, puis hésitant, il ajouta :

— Quelqu'un a contredit mes ordres ?

— C'est un hasard monsieur...

— Il n’y a pas de hasard ! Amenez-moi sur les lieux.

L’apprenti conduisit Alan jusqu’à la statue d’Akhéthétep en costume sacerdotal.

Durant les quelques minutes de trajet, le chef des fouilles ne cessait de lancer des jurons dans sa langue natale.

— Mais que faites-vous ici Filiph ? Je vous avais demandé de photographier les objets que nous avons sortis du mastaba !

— Eh bien... Disons que... Carole m’a appelé... lança-t-il avec un regard craintif envers sa collègue.

— Carole, j’attends des explications !

— Je voulais montrer les alentours au jeune... tenta-t-elle.

— Je ne vous crois pas... Vous savez très bien quelles sont les limites de la zone de fouilles qui nous est attribuée. Alors ne mettez pas des accusations sur notre nouveau !

Carole, prise dans son propre piège, n’avait d’autres choix que d’amadouer Alan par la découverte qu’ils venaient de faire dans le piédestal de la sculpture. Aussi, elle s’empressa d’ajouter :

— Regardez Alan, une fissure est présente sur le socle !

— C’est une catastrophe, une statue d’une valeur inestimable !

— Ce n’est pas tout. Nous avons constaté que quelque chose se trouvait à l’intérieur. Certainement un objet sacré, mais il paraît blanc... bizarre !

Alan s’approcha de la base de la statue et l’examina attentivement. Il recherchait ce qui pouvait être à l’origine d’une telle fissure. Puis, il prit une lampe torche et éclaira l’intérieur. Il recula, frotta son crâne et affirma :

— Étrange, très étrange... Je n’ai jamais vu une telle pratique...

Il demanda au photographe les clichés qu’il avait pris et les observa attentivement. En regardant l’un d’eux, il fronça les sourcils, ce qui était

inhabituel chez lui. Il cherchait une explication rationnelle à cette curiosité.

— Si nous tentons d'extraire cet objet du socle, nous risquons tout d'abord de détruire un vestige d'une valeur inestimable et, puisque ce dernier n'appartient pas à notre secteur, nous pourrions être congédiés à vie des sites de fouilles... Les deux cumulés seraient un désastre.

Alan hésitait. Il mesurait les risques d'une telle pratique. Il réfléchit. D'un côté, elle pourrait révéler un aspect encore inconnu du peuple égyptien, et de l'autre, s'il s'agissait d'une erreur, elle mettrait en péril la carrière de tous les professionnels du secteur.

Carole, qui voyait son supérieur en plein doute, l'interpella :

— Que faisons-nous Alan ?

— Je vais avertir les autorités compétentes pour connaître leur décision.

— Mais il s'agit de notre découverte ! Nous devons continuer !

— Continuez, mais sachez que vous n'avez pas mon autorisation ! Je serai intransigeant si un problème se produisait.

Alan quitta le site et appela le dirigeant de la province égyptienne afin de connaître son opinion.

Pendant ce temps, l'apprenti vint sur le camp pour récupérer les outils adéquats afin d'entailler un côté du socle pour déterminer quel était cet objet blanchâtre.

Alan le vit passer avec une meuleuse à disque diamanté. Il demanda quelques secondes à son correspondant afin de questionner William.

— Mais que voulez-vous faire avec ceci ?

— Nous allons couper une partie du socle afin d'identifier ce qu'il contient, répondit l'apprenti tout en continuant son chemin.

— Vous n'y pensez pas !

William ne tint pas compte de ce que disait le chef des fouilles de

Saqqara.

Carole enfila des lunettes de protection, une combinaison pour éviter de se blesser avec d'éventuels éclats de pierre, prit la meuleuse et commença à entailler le premier côté du socle.

Un nuage de poussière s'échappait de part et d'autre d'elle. Elle ne voyait pas exactement où elle coupait le piédestal, mais continuait.

Filiph et William s'étaient éloignés de quelques mètres, car ils n'avaient aucune protection.

Le bruit assourdissant de la meuleuse s'arrêta. Carole enleva ses lunettes de protection et attendit que la poussière se dissipe.

Les deux autres s'approchèrent également et furent surpris de la nature de cet objet blanchâtre qu'ils voyaient de l'extérieur.

Au même moment, Alan arriva en courant sur les lieux et cria que les autorités ne leur accordèrent pas le droit de toucher à un tel édifice. Mais il constata que c'était trop tard. Il s'avança vers les trois autres qui, visiblement, n'en revenaient pas de ce qu'ils venaient de découvrir dans ce socle.

— Mais... Mais... Mais, c'est un corps momifié ! Bégaya-t-il.

— J'en ai bien l'impression, répondit Carole.

— Filiph, prenez des photos ! C'est extraordinaire !

Le photographe réorienta à nouveau son projecteur et immortalisa cet événement.

— Carole, il y a un problème. Les autorités ne m'ont pas donné l'autorisation de toucher à ce monument. Nous risquons d'avoir des problèmes !

— Mais c'est une découverte extraordinaire que nous venons de faire ! Nous ne pouvons attendre davantage !

Ils sortirent délicatement la momie du socle et la posèrent à terre.

— Alan, pour quelle raison une momie peut-elle être placée dans une

statue ?

— Aucune idée. Mes connaissances se limitent aux édifices égyptiens. Je ne connais pas leurs traditions. Et vous, qu'en pensez-vous Carole ?

— Je vais demander l'aide du professeur de Larrivierre. M'y autorisez-vous ?

— Même si je vous l'interdisais, vous le feriez malgré tout ! Mais sachez que je n'endosserai aucune responsabilité sur vos actes. Si j'ai un choix à faire, je serai intransigeant avec vous trois.



## XI.

Pendant ce temps, à l'intérieur de l'avion reliant Mexico à Kinshasa, les bulletins météorologiques défilaient les uns à la suite des autres, annonçant la terrible nouvelle qui frappait les habitants de la République démocratique du Congo.

Florence Ademonis regardait attentivement les explications que pouvaient donner les plus grands scientifiques du monde à une telle catastrophe naturelle, jusqu'au moment où une hôtesse de l'air demanda aux passagers d'attacher leur ceinture de sécurité.

Des envoyés spéciaux, venant du monde entier, avaient été chargés de couvrir l'événement, et certains attendaient impatiemment l'atterrissage du vol 517 dans lequel voyageait Florence.

L'avion descendait peu à peu en altitude, se rapprochant de la piste d'atterrissage.

Les journalistes se ruèrent sur la probabiliste la plus connue du monde.

— Madame Ademonis, aviez-vous prévu ce désastre ?

— Moi, personnellement, non. Mais je pense que les événements qui se produisent actuellement suivent une logique implacable ! Il ne s'agit pas d'un hasard si l'un des réacteurs d'une centrale nipponne a explosé, si le nombre de cancer est en constante augmentation...

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? coupa un journaliste.

— Les textes, monsieur ! Les textes !

— Lesquels ?

— Des hommes influant sur le monde entier m'ont interdit de les dévoiler au grand jour. Mais sachez que, par exemple, comme je l'ai dit hier sur une chaîne mexicaine, les cancers sont une des dix plaies d'Égypte, la pollution de

l'eau en est une autre et... – elle hésita un instant et ajouta – la grêle en est aussi une !

— Mais alors, serions-nous en train de revivre les dix plaies d'Égypte ?

— Désolée, je ne peux en dire davantage...

Florence quitta les journalistes et embarqua dans une voiture de fortune afin de se rendre sur les lieux pour constater les dégâts causés par la grêle.

Aussitôt l'interview terminée, les images furent envoyées dans le monde entier. Les médias n'hésitaient pas à interpréter abusivement ces propos et à annoncer que nous serions les Égyptiens de l'Ancien Testament, maltraitant le reste de la planète.

Les premières images, filmées avec des téléphones mobiles, faisaient leur apparition sur la toile. Mais, à Ougabadou, le lieu le plus touché par les grêlons, aucun habitant n'avait les moyens de filmer ce qui s'était passé quelques heures auparavant.

Florence arriva dans ce village. Elle vit une population affolée qui lui demandait les causes de cette pluie de feu, puis de l'effondrement du ciel.

« La pluie de feu est due à une fuite de produits toxiques dans un pays lointain. Les gaz dangereux ont grimpé dans l'air puis sont redescendus sur la terre avec les pluies », répondit-elle.

Le sage du village écoutait attentivement ce que disait la femme blanche. Il avait confiance en elle, sentant qu'elle avait un cœur pur.

Continuez l'aventure sur :

[www.jonathanbonnet.fr](http://www.jonathanbonnet.fr)





